

VANESSA
BAMBERGER

L'enfant parfaite



« Émouvant
et incisif »

ELLE



Roxane a intégré depuis toujours les exigences de ses parents. L'excellence et la performance lui sont des impératifs naturels. Pourtant, depuis la rentrée en classe de première, rien ne va plus, ni les notes, ni l'apparence physique, ni l'amitié, ni les amours. Pour soigner l'acné qui enflamme son visage, elle n'a d'autre recours que de solliciter un ancien ami de son père, François, devenu médecin. Avec son verbe franc, direct, slamé, elle raconte la pression scolaire, la perte de confiance en soi, la peur de décrocher et l'incompréhension des adultes. Autour d'elle, personne ne voit venir le drame. De ce qui est arrivé à Roxane, François devra répondre.

Avec une écriture intense, Vanessa Bamberger raconte l'adolescence et notre époque.

VANESSA BAMBERGER est romancière. Après *Principe de suspension* (2017) et *Alto Braco* (2019), qui a reçu cinq prix littéraires, elle signe un troisième livre remarqué.

« Une écriture délicate et concrète, musicale et ciselée. » *La Croix*

« Elle excelle dans l'art de dépeindre en douceur les méandres du mal-être adolescent. » *L'Express*

Vanessa Bamberger

L'enfant parfaite

LIANA LEVI  *piccolo*

Pour Juliette

*« Some go and some stay behind
Some never move at all
Girl in amber trapped forever,
spinning down the hall »*

Nick Cave & The Bad Seeds,
« Girl in Amber »

Ouverture

Au moment d'être admis à exercer la médecine, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité.

Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux.

Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions. J'interviendrai pour les protéger si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité.

Même sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l'humanité.

J'informerai les patients des décisions envisagées, de leurs raisons et de leurs conséquences. Je ne tromperai jamais leur confiance et n'exploiterai pas le pouvoir hérité des circonstances pour forcer les consciences.

Je donnerai mes soins à l'indigent et à quiconque me les demandera.

Je ne me laisserai pas influencer par la soif du gain ou la recherche de la gloire.

Admis dans l'intimité des personnes, je tairai les secrets qui me seront confiés.

Reçu à l'intérieur des maisons, je respecterai les secrets des foyers et ma conduite ne servira pas à corrompre les mœurs.

Je ferai tout pour soulager les souffrances. Je ne prolongerai pas abusivement les agonies.

Je ne provoquerai jamais la mort délibérément.

Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission.

Je n'entreprendrai rien qui dépasse mes compétences. Je les entretiendrai et les perfectionnerai pour assurer au mieux les services qui me seront demandés.

J'apporterai mon aide à mes confrères ainsi qu'à leurs familles dans l'adversité.

Que les hommes et mes confrères m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ; que je sois déshonoré et méprisé si j'y manque.

Serment d'Hippocrate

(Texte revu par l'Ordre des médecins en 2012.)

Premier mouvement

1

Roxane, septembre 2017

« Le monde est à nous, le monde est à toi et moi »

— Damso, « Macarena » —

Je n'ai pas bien dormi cette nuit. Ma mère l'avait prédit. Je n'ai jamais bien dormi de ma vie, alors la veille d'une rentrée scolaire à Sully, imaginez le souci. Quand je me suis réveillée, elle était déjà partie. Mélanie, c'est parfois plus simple de l'appeler ainsi, Mélanie, ma furie ma mélodie, est altiste. Vous ne savez pas ce que c'est ? Normal, personne ne le sait au lycée. Personne n'est intéressé, la musique classique c'est mort. Un parent concertiste égale un passeport pour la recale sociale.

Bon, un alto est un grand violon. Quelqu'un qui ne s'y connaît pas ne voit pas la différence. C'est le même animal tigré, la même exigence. Comme le violon, il a des ouïes et un chevalet, une tête hirsute en volute, une mentonnière en forme de cuillère. Mais l'alto possède une corde do. Il est le grand frère, la voix grave, une octave au-dessus du violoncelle, un timbre suave. On dit qu'il sert à mettre en valeur le violoniste, plus vif,

plus brillant. Pour jouer de l'alto, il faut un écart de doigts exceptionnellement grand. C'est un instrument fatigant. Bref, il va à Mélanie comme un gant.

L'alto de ma mère est italien, il a quatre-vingts ans. Parfois j'ai l'impression qu'elle y est plus attachée qu'à moi, son unique enfant. Vous vous demandez sûrement si je joue de la musique classique. J'ai bien essayé le violon. Mais pour être bon, il faut travailler trois heures par jour. Et se faire crier dessus par un con. J'entrais en cours en tremblant. J'en sortais en pleurant. Je n'étais pas la meilleure. Avec tout le travail du monde je n'aurais pas été la meilleure. Comprenez-moi, je déteste ça.

Aujourd'hui, j'ai envie de m'exprimer d'une autre manière, mais je continue d'apprécier la *Sonate Arpeggione* de Schubert. Ne le dites à personne, ce serait la honte. Et j'aime toujours quand ma mère monte dans ma chambre discuter de partitions complexes et de leur interprétation. On dirait qu'elle parle de sexe : elle évoque des frottements subtils, profonds, troublants. Chaque musicien possède son propre accent. Celui de ma mère me plaît vraiment. Si je devais le décrire avec des mots, je dirais qu'il est raffiné, phrasé, en pointillé, qu'il ressemble à un sanglot.

Assez parlé de Mélanie. Elle n'est jamais là et ne mérite pas cette attention. Quoique, ma daronne* fait ce qu'elle peut. Nous vivons, elle et moi, moi surtout, à Paris, dans une petite maison en crépi marron du

* Si le sens de ce mot vous échappe, pas de panique. Cela signifie seulement que vous n'êtes pas un ado. Vous pouvez consulter le lexique page 263. Si vous rencontrez par la suite un autre mot bizarre, n'hésitez pas à vous y reporter.

dix-neuvième arrondissement, à une heure de trajet du lycée Sully. Pour l'acheter, ma mère s'est endettée à vie. Elle a dit, il faudra faire attention à ne pas faire n'importe quoi avec le peu d'argent qu'on a.

Pourquoi m'avoir changée d'école à la fin de la troisième, en dépit de mon équilibre jugé précaire depuis le divorce ? Parce que Sully est un des meilleurs bahuts de Paris, un sacerdoce, mais j'y reviendrai. Pourquoi ne pas avoir déménagé dans le Sud, comme mon père ? Parce que Paris est le repaire de Mélanie, le centre de l'emploi, le centre de la vie. En attendant, ma vie je la passe dans le métro. Heureusement que le rap existe. Au fait, j'ai presque dix-sept ans.

L'horloge affiche huit heures dix. Je suis en avance. Rien d'étonnant, je ne suis jamais arrivée en retard un seul jour d'école de ma vie. Mon père s'agaçait, Roxane avale une tisane, calme-toi enfin, t'es zinzin. Dès mes sept ans, je préparais le café et les tartines pour que mes parents gagnent du temps.

Ce matin, le soleil brille tellement qu'on dirait qu'une kalach crache de la lumière sur la façade en briques roses et pierre meulière. Le lycée Sully occupe un pâté de maisons de la rue de Liège, dans le neuvième arrondissement, près du métro du même nom. Ça n'a rien à voir mais j'adore le liège, écolo, isolant, résistant. Et léger. Le monde entier devrait être en liège. Frank Lloyd Wright a été l'un des premiers à s'en servir comme revêtement décoratif et acoustique pour son concept d'architecture organique. Comment je sais ça ? J'aurais aimé faire archi, mais d'après mon père il n'y a pas de débouchés pour cette filière. Il m'a avertie, Roxane ma caille c'est bien beau de rêver mais c'est

pas la vraie vie, entre en prépa et après tu verras. Avant d'ajouter, je t'ai faite parfaite, tu ne vas pas tout gâcher.

Je passe par la grande porte de bois clouté surmontée d'un écusson. La devise à son fronton, *Festina lente*, signifie «hâte-toi lentement», le genre d'oxymore qu'adore l'Éducation nationale. Sully est l'un des plus anciens établissements de France. Il compte une tour fortifiée, deux cloîtres arborés, un escalier ouvragé, une bibliothèque voûtée. Mes parents se pâment dès qu'ils y mettent les pieds, tu as tellement de chance, un si bel endroit pour étudier. Comme si on en avait quelque chose à carrer de l'architecture médiévale. J'aime le design, pas les pierres tombales.

Rose se jette sur moi. Je la regarde et je la trouve fraîche. J'aime sa dégaine. Bien qu'elle soit blanche et blonde, elle a tressé ses cheveux à l'africaine. Une coiffure qui, si je devais y soumettre ma fine chevelure châtain, me défigurerait, vu la taille de mon nez. Je suis grande, ni belle ni moche, physique basique classique.

Aujourd'hui je porte un T-shirt blanc et un jean slim, rien d'extravagant. Un peu de mascara, deux bracelets dorés qui tintent doucement. Rose a revêtu sa carapace, petit haut court et bas de jogging, banane en bandoulière, créoles en or, grosses baskets Adidas. Résultat, on crève toutes les deux de chaud mais, comme dit Rose, pas question qu'on montre nos jambes aux frérots.

Rose s'habille et parle comme une fille de la tess, sauf qu'elle habite un duplex sur le parc Monceau avec son père banquier et sa mère qui travaille chez BP. Elle méprise ses parents, en particulier Delphine, sa mère, qui s'habille comme une cagole, mange des steaks et jette ses mégots par la vitre de sa Mini Cooper. Rose

a déjà essayé le sexe avec une fille, le plan à trois, la cons', l'alcool défonce. Demandez-moi la liste de mes exploits, je ne vous donnerai pas la réponse.

Lyna nous rejoint avec son joli visage brun, ses cheveux frisés, sa nonchalance séduisante, son aisance. Je l'observe tourner les bras levés dans sa robe d'été à petits pois bleutés. Elle est fine et c'est une vraie fille, Lyna. La plus girly de nous trois. Elle vit à Montmartre, son père est réalisateur et sa mère prof de yoga, tellement flippée que Lyna se fait géolocaliser quand elle prend un Uber en rentrant de soirée. Si sa mère savait comment on les passe, nos soirées.

Vous vous interrogez peut-être sur ce qui nous réunit, Rose, Lyna et moi. Nous étions dans la même classe en seconde, à Sully, et sommes toutes les trois très, mais vraiment très bonnes élèves. Nous partageons nos centres d'intérêt, nos rêves. Petite, je dépensais mon argent de poche en dictionnaires et livres scolaires supplémentaires. À dix ans, j'ai lu *Les Misérables* et ma mère l'a raconté à toutes ses amies. Du coup je me suis sentie obligée de lire *Le Comte de Monte-Cristo*, *L'Assommoir* et *Le Père Goriot*. Ça avait l'air de lui faire tellement plaisir. Aujourd'hui Mélanie me chante sans cesse la même rengaine, ma chérie tu ne me poses aucun problème, ma vie est déjà si difficile, ta solidité me fait tenir. C'est vrai, je ne pose aucun problème, c'est pour ça qu'on m'aime.

Je suis heureuse de retrouver mes deux amies, même si, à l'instant où Ferdinand et les autres se dirigent vers nous, j'ai le sentiment que ce sont elles deux qu'ils regardent, pas moi, même si Ferdi est mon meilleur ami mon frère, même s'il m'appelle mec et connaît

bien ma mère. Est-ce mon nez qui les fait reculer ? J'ai l'impression qu'il a encore grossi cet été. Le reste de mon visage ne parvient pas à le rattraper.

L'année n'a pas commencé et je me sens déjà de trop, comme si je ne faisais pas vraiment partie de mon propre groupe de potos. Comme si mon unique fonction était d'être l'amie de Rose et de Lyna, et de fournir des renseignements à leur sujet.

En société, je parais timide et réservée. On ne me connaît pas. De ma vie je ne suis que spectatrice. Il me reste la rêverie salvatrice. Mais cette année tout va changer, ai-je décidé, je vais oser. Cette année le monde sera à moi, personne pour me stopper. Parfois je me sens si vivante.

J'entre en première S, les maths et la physique, ça je maîtrise. Dans deux ans, cette spécialité n'existera plus, mais d'ici là, nous sommes quarante élèves en première S3, la meilleure du lycée, la plus réputée. La S3, une usine à fusées.

Le professeur principal fait son entrée dans la salle. Une prof de maths, je ne la connais pas. Cheveux gris, visage carré virilisé, gilet long, pattes courtes et des dents comme des morceaux de charbon. Elle fume, c'est sûr, sa respiration bourdonne. Le genre à décrocher Sully au terme d'une bonne carrière, sauf que celle-là n'a pas l'air d'avoir lâché l'affaire. Elle s'appelle Mme Chareau, Sylvie Chareau, et je ne sais pas si je vais lui plaire. Elle nous délivre son discours, du délire, de pire en pire. Vous êtes l'élite de la France, vous avez une chance inouïe d'être ici. Prix Nobel, médaillés Fields et ministres sont sortis de Sully. Que votre futur soit à la hauteur, rien de moins sûr. Elle regarde sa montre. À partir de... maintenant, neuf heures, chaque note

compte. Votre dossier commence à se constituer dès ce soir et conditionne l'obtention d'une bonne classe préparatoire. Pour Parcoursup, seul compte le classement. Vu le programme de maths et mon niveau d'exigence, relativement important, je vous souhaite bonne chance.

Moi qui croyais qu'on avait passé l'époque de l'ambition, que tout ce que les adultes voulaient à présent, pour eux et pour leurs enfants, c'était être heureux et épanouis. Putain d'hypocrites.

Au moins Sylvie Chareau accepte-t-elle de nous parler. Pas comme Maurice Perrier, le prof de maths de l'année dernière. Perrier a passé l'année le dos tourné à écrire au tableau sans nous dire un seul mot.

À présent, l'enseignante nous fait remplir une fiche avec les adresses mail de nos darons pour les avertir en cas de faiblesse. Je fais exprès de me tromper. Je pourrai toujours invoquer la panique. Puis elle nous distribue un polycopié, et à partir de ce moment ça va très vite. Mon cerveau se branche en mode chrono. J'ai à peine le temps de mettre mes pensées en ordre. Dans mon ventre, la boule de stress se reforme. C'est l'un des symptômes du syndrome de l'enfant parfait. J'ai l'habitude d'être angoissée au lycée.

Devant moi, Ferdinand lève la main pour poser une question. Intimidé, il se met à bégayer. Chareau écarquille les yeux pour bien montrer sa surprise, et son agacement. Elle l'arrête. Attendez, je ne comprends rien à ce que vous racontez, il faut vous calmer ! Après ça Ferdinand ne dit plus rien. Sur la feuille la prof a imprimé un cours succinct, une poignée de formules, et maintenant elle se lance dans une démonstration bon train. À la fin de l'heure elle nous donne une liste d'exercices à faire pour le lendemain. Il y en a pour

trois heures au moins. On se regarde, affolés. On ne sait pas très bien si on doit rire ou pleurer. Ferdi place son index sur sa tempe pour signifier que cette prof-là est donc, tout comme Perrier, complètement fêlée, puis rejette sa tête en arrière et éjecte sa main. Il fait mine de se flinguer.

En ouvrant la porte de la maison, je reconnais le son délicat de l'*Introitus* du *Requiem* de Mozart. De l'entrée où je me trouve, j'aperçois Mélanie et ses trois collègues répéter. Une formation en étoile au centre du salon ovale. Tous les quatre s'entraînent les uns chez les autres, mais le plus souvent chez nous, car ma mère est la seule à habiter une maison, et même si le pavillon est minuscule et fort mal isolé au-dedans, il protège le dehors du son.

Avant, nous habitions en appartement. Comme ma mère répète matin et soir, nous commençons à avoir de sérieux problèmes avec le voisin du troisième, un vieux Croate surnommé Ratatat. J'avais donné le nom du duo new-yorkais à ce rageux parce qu'il lançait leur titre *Seventeen Years* dès que ma mère touchait à son archet. Je ne sais pas si vous connaissez. Il vaut mieux aimer l'électro pour apprécier. C'est mon cas, pas celui de Mélanie, à qui ce genre de musique rappelle trop Cyril, mon père, mais ça aussi, j'y reviendrai.

Je reste un moment à observer les quatre musiciens. Ils me font penser à des chardonnerets en cage, en proie à l'anxiété et au chagrin. Ils rejouent les mêmes passages, encore et encore, les mêmes phrases, je n'entends pas d'accord. À force de regarder leurs jambes ne pas bouger et leur torse se balancer, je crois voir des flammes de cierge vaciller. L'air est chargé de

tension, comme si quelque chose allait exploser dans le salon. Ma mère semble si concentrée qu'une vilaine veine a gonflé au milieu de son front.

Le quatuor court le cacheton. Mélanie n'est pas moins douée que les autres. C'est le principe du manque de chance. Toutes ces heures de travail dans la balance pour quatre-vingts euros brut par service, quelle injustice. Ils ne sont pas prêts pour la prochaine tournée, une série de petites salles en province. Chacun grince et en attribue le tort aux autres. Moi, je crois toujours que ce qui m'arrive de mal est de ma faute, ma mère c'est tout le contraire. Aux adultes, il faut un bouc émissaire.

Petite, j'aimais écouter l'*Introitus* et même, je dansais. Oui, je sais, je suis bizarre. Mais ce soir Mozart me semble monotone. Je me fais cuire des pâtes en écoutant ma propre musique, au casque. *Si je n'étais pas fou, je deviendrais sûrement dingue.* Les mots de Lonepsi crépitent dans ma tête telle l'eau des spaghettis.

Ma mère juge le rap pauvre musicalement, le son calibré, identique d'un morceau à l'autre, les mêmes samples, les mêmes boucles. Elle en parle comme d'une coiffure, comme si la musique classique ressemblait à un chignon compliqué et le rap à des cheveux lâchés. Dès qu'une partition ne contient pas de jeu en triple corde ni d'arpèges, elle a du mal à concevoir qu'on appelle ça de la musique. Elle dit Rap pour Rhythm and Poetry? Tu parles, des machos qui chantent que les meufs sont des putes, des brutes qui crient suce-moi et concentre-toi. Elle est horrifiée. Elle ne comprend pas que les mots des rappeurs sont, comme ceux des ados, à prendre hors contexte. Nos injures ont besoin de sous-texte.

Plus tard, j'entends des éclats de voix dans l'entrée. Je soupçonne Mathieu le violoncelliste, un type revêché avec un sérieux problème de mèche, d'avoir couché avec ma mère. Je le soupçonne de se taper aussi la violoniste, elle-même en couple avec l'autre violoniste, vous suivez ? C'est le risque du quatuor : la ronde infernale.

Quand Mélanie entre dans mon espace vital, il est vingt-trois heures et je fais semblant de dormir. Ça la rassure, et je n'ai pas envie de lui décrire ma journée. Je suis soulagée d'avoir répondu à tous ses textos, es-tu bien en première S3, t'a-t-on bien donné les codes Pronote, la prof de maths te semble-t-elle compétente, autrement elle me réveillerait séance tenante. Je m'endors vers deux heures du matin, à grand renfort de musique et de gélules antistress qu'elle m'achète par boîtes de vingt. Avant de sombrer, j'ai une pensée pour Chareau. Je prie pour demain, je prie pour ne pas avoir faux.

Une dernière chose : je vous parle mais je ne désire nullement vous connaître.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2021

Couverture : D. Hoch

Photo : © martin-dm/Getty Images

Cette édition électronique du livre *L'Enfant parfaite*
de Vanessa Bamberger a été réalisée en juin 2022
par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0644-4)

ISBN ePDF : 979-10-349-0646-8